

## LA LITTÉRATURE COMPAREE, VERS UNE NOUVELLE POETIQUE DE L'ALTERITE

MALLI Nisrine  
Université libanaise, Section de Beyrouth

La littérature comparée est, par définition, un lieu de réflexion sur l'autre et sur l'étranger, une « pensée de la différence ».<sup>1</sup> (Pageaux, 1994) Elle repose sur une pensée du croisement et de mises en relation, toute propre à confronter des textes, des discours littéraires à priori divergents. Pour le comparatiste, l'enjeu principal sera, en l'occurrence, de s'interroger sur la manière –« le comment »– de comprendre cette différence, d'envisager ses dimensions et ses implications tant littéraires que politiques. L'écart, la divergence sont là des notions de base sous-tendant l'entreprise comparatiste qui traverse des espaces étrangers et se met en quête de l'altérité, celle de l'être, –« de la pensée de l'Autre »,<sup>2</sup> (Ibid.) mais aussi du texte et de l'écriture.

Dans la confrontation de différents discours littéraires, l'entreprise comparatiste se trouve souvent bousculée par une difficulté majeure concernant la possibilité de les dégager du contexte politique et culturel qui contribue à maintenir le binarisme de deux mondes dont l'un est soi-disant « dominant » et l'autre « dominé » et à reléguer ce dernier et sa littérature à la « périphérie ». On évoque, dans ce contexte, l'écrivain Pascale Casanova qui, dans son approche marxiste de la « République mondiale des lettres », parle effectivement de la subordination des peuples et des pays les uns aux autres, de leur division en plusieurs catégories stables et essentialistes. Selon cette critique littéraire, un tel mode de rapport comprend inmanquablement une hiérarchie qui répartit politiquement et géographiquement le monde en « centre » et « périphéries », en structures duelles transparaisant, par ailleurs, dans l'univers des lettres qui se construit, à son tour, à partir des rapports de force, « (des) rivalités inter-nationales inséparablement littéraires et politiques ».<sup>3</sup> (Casanova, 1999) L'antagonisme des forces institue là aussi un binarisme « entre espaces littéraires dominants et espaces dominés »,<sup>4</sup> c'est-à-dire entre un « pôle autonome et cosmopolite, et un pôle hétéronome

---

<sup>1</sup> - Pageaux, D.-H., *La Littérature générale et comparée*, Armand Colin, 1994, p. 167

<sup>2</sup> - *Ibid*, p.40

<sup>3</sup> -Casanova, P., *La République mondiale des lettres*, Seuil, 1999, p. 58

<sup>4</sup> -*Ibid*, p. 121

national (...) »<sup>5</sup>, placé sous l'emprise d'un centre qui annexe, sous sa bannière linguistique et culturelle, les productions littéraires périphériques et impose des catégories esthétiques centrales et « absolues »<sup>6</sup> à partir desquelles « on mesurera (la) valeur (littéraire) ».<sup>7</sup> (Ibid.)

Dans ce contexte de rivalités et de hiérarchies qui se jouent dans l'espace littéraire mondial, se précise le rôle des études comparées en tant que défis à la fois littéraire et politique. Mais, quels défis celles-ci apportent-elles au sein d'un système mondial dont « les pulsions économiques et les investissements culturels majeurs »<sup>8</sup> (Bhabha, 1994) sont pointés dans une autre direction que celle des pays, des peuples et des cultures dits « périphériques » ou « mineurs »? Ce délaissement peut être une expérience de négation ou d'exclusion profonde qui pousse certaines cultures à résister aux polarités de pouvoir et de préjugé, à traverser et dépasser les narrations du centre et de la périphérie.

### **Des stratégies de résistance**

Pour résister à l'hégémonie du système mondial, il faut prévenir toute intention de glorification des « périphéries », c'est qu'une telle politique risquera de maintenir à jamais la bipartition des pays et des nations, leur division verticale et tranchée en deux pôles complètement étanches, dont l'un se situera à l'antipode de l'autre et se définira comme une pure négation de l'autre. L'idéal sera, à l'inverse, de déjouer ce dualisme qui ne cesse, à l'ère actuelle, de soumettre le monde à une dialectique exacerbée. Pour réussir cet objectif, il suffira de changer de stratégies, d'instaurer une nouvelle politique qui, loin de rester dans l'opposition frontale, cherchera, par contre, à *traverser, circuler, passer de l'un à l'autre*, dans un mouvement qui se voudra plus une oscillation qu'un heurt, un va-et-vient discret plutôt qu'un rapprochement contrasté ou brutal. Cette politique peut constituer une nouvelle approche non violente du monde, tout comme un mode particulier de lecture de textes. Elle rejoint, d'ailleurs, celle des études comparées et notamment postcoloniales qui s'appuient sur la volonté de se dégager de toute pensée totalisante. C'est pourquoi, elles cherchent à faire émerger des littératures mineures, à trouver des *différences* entre les cultures et les textes plutôt qu'un conformisme réducteur qui aura, après examen critique, la valeur d'une aporie.

---

<sup>5</sup> -Ibid, p. 155

<sup>6</sup> -Ibid.

<sup>7</sup> -Ibid, p. 246

<sup>8</sup> -Bhabha, H., *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Editions Payot et Rivages, 1994, p. 17.

La différence en question, le théoricien Homi Bhabha l'évoque en termes de « droits ». Dans son discours, il rapporte le propos d'Etienne Balibar, qui suggère qu'un tel « droit à la différence dans l'égalité »<sup>9</sup> n'exige pas « la restauration d'une identité culturelle ou essentialiste ; il ne considère pas non plus l'égalité comme une neutralisation des différences au nom de « l'universalité » des droits ».<sup>10</sup> C'est plutôt une recherche de la diversité au sein de l'unité, de la pluralité qui est caractéristique d'un cosmopolitisme que Bhabha décrit comme « un processus politique qui œuvre en direction des objectifs partagés de gouvernance démocratique, au lieu de simplement reconnaître des entités ou des identités politiques « marginales » déjà constituées ».<sup>11</sup>

La quête de la diversité qui reconnaît les particularités intrinsèques des groupes, des cultures et même des langues constitue, en littérature comparée, un mode de pensée et d'écriture, s'articulant sur une politique de résistance à l'hégémonie mondialiste. Chez certains écrivains contemporains, comme Hélène Cixous, cette politique s'actualise par le dédoublement imaginaire du sujet, de sa voix -en « moi » et « autre »- un état compris, selon la pensée de Bakhtine, dans la notion de « dialogisme ».<sup>12</sup> Dans son roman *Les Rêveries de la femme sauvage*, ceci transparait à travers l'usage langagier, la langue qui est sans cesse en proie à l'altérité. En effet, dans son discours, le sujet ne laisse pas entendre une langue mais « une partition, un concert de voix »<sup>13</sup> (Boblet, 2003) et de langages en état d'interaction. Dans ce système de pensée, l'altérité est conçue comme extérieure au sujet parlant, à sa parole dont l'unité est entamée par un phénomène d'« interférence », permettant l'insertion du discours, voire du mot d'autrui. A partir de cela, Bakhtine envisage la « dialogisation » interne du texte, comme résultant le plus souvent de la convocation et de la coexistence d'éléments langagiers appartenant à des aires historiques, géographiques et culturelles différentes. Une telle immixtion de « données éclectiques » est caractéristique du « plurilinguisme ».<sup>14</sup> Le discours de l'auteur et des narrateurs, la parole des personnages ne sont que « les unités compositionnelles de base, qui permettent au plurilinguisme de pénétrer dans le (texte) ».<sup>15</sup> (Bakhtine, 1987) Les unités stylistiques et linguistiques hétérogènes que l'on rencontre

<sup>9</sup> -Balibar, E., *Masses, classes, ideas* (trad. James Swenson), New York et London, Routledge, 1994, p. 72

<sup>10</sup> -Bhabha, H., *Les Lieux de la culture*, op. cit., p. 16

<sup>11</sup> -*Ibid.*, p. 17

<sup>12</sup>- Le concept de dialogisme participe de la philosophie de Bakhtine, de sa pensée matérialiste de l'Autre. Cette réflexion a déferlé sur l'Europe occidentale dans les années 1970.

<sup>13</sup>- Boblet, M.-H., *Le Roman dialogué après 1950. Poétique de l'hybridité*, Paris, Eds Champion, 2003, p. 327

<sup>14</sup>- Maingueneau, D., *L'Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991, p. 143

<sup>15</sup>- Bakhtine, M., *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, 1987, p. 89

permettent d'expliciter la pensée bakhtinienne, notamment son propos où il conclut : « le style du roman (on parle plus généralement du discours), c'est un assemblage de styles, le langage (...), c'est un système de « langues » »<sup>16</sup> qui s'éclairent mutuellement en dialoguant.

### **L'intertextualité, une esthétique et une politique d'écriture**

La description des rapports entre les différents énoncés et particulièrement des modalités d'intégration de la parole et de la langue d'autrui relève de l'étude spécifique du « phénomène intertextuel ». <sup>17</sup> « Est intertextuel tout rapport entre deux énoncés », <sup>18</sup> (Todorov, 1981) écrit Todorov pour définir l'intertextualité, un terme qu'il emploie de préférence à la place de « dialogisme ». Il explique que « les relations » entre le discours d'autrui et celui du je « sont analogues (...) aux relations entre les répliques d'un dialogue ». <sup>19</sup> On y trouve la diversité sociale des langages - « la plénitude des langages sociaux de (l')époque » -, <sup>20</sup> (Rabau, 2003) une interaction de langues et d'usages qu'on évoque, à la suite de Maingueneau, en terme d'« interlangue ». <sup>21</sup> (Maingueneau, 1993) Par là, on entend la relation entre cette langue et les autres, tout comme entre les variétés de la même langue. C'est à travers leurs « diverses liaisons et corrélations » <sup>22</sup> (Bakhtine, 1987) que se trouve élaborée l'énonciation singulière de l'œuvre.

La traversée de l'interlangue façonne le canevas discursif et langagier du texte d'Hélène Cixous. Plusieurs langues s'y trouvent effectivement convoquées et, par un

---

16- *Ibid.*, p. 88

17- Cette notion d'« intertextualité » a été introduite par Julia Kristeva dans sa présentation de Bakhtine, réservant l'appellation dialogique pour certains cas particuliers de l'intertextualité, tels que l'échange de répliques entre deux interlocuteurs. En parlant de cette notion, Julia Kristeva, en particulier dans *Semeiotike, Recherches pour une sémanalyse*, écrit : « Le mot « littéraire » n'est pas un point, mais un croisement de surfaces textuelles, un dialogue de plusieurs écritures : de l'écrivain, du destinataire (ou du personnage), du contexte culturel, actuel ou antérieur ».

-Kristeva, J., « *Le mot, le dialogue et le roman* », in *Le Roman dialogué après 1950* de Boblet, M.-H., *op.cit.*, p. 370

On évoque, en outre, l'interrogation de Laurent Jenny qui porte sur les mécanismes du phénomène intertextuel : « Comment l'assimilation par un texte d'énoncés pré-existants s'opère-t-elle ? Dans quel rapport ces énoncés sont-ils avec leur état premier ? ».

-Jenny, L., « La stratégie de la forme », in *Poétique*, 27, Paris, ENSF, 1976, p. 271

On se voit là amené à considérer le phénomène en question dans sa dimension stratégique, dans sa fonction poétique. Et, c'est à partir de là que l'on entreprend « le travail » de l'intertextualité qui se montre ainsi comme un mode principal de construction à la fois de sens et de style, d'une poétique particulière à l'œuvre.

18-Todorov, T., *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique suivi des écrits du Cercle de Bakhtine*, Seuil, 1981, p. 95

19- *Ibid.*

20- Rabau, S., *L'Intertextualité*, GF Flammarion, 2003, p. 78

21- Employé par Maingueneau, D., in *Le contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Dunod, 1993, p. 104

22- Bakhtine, M., *Esthétique et théories du roman*, *op.cit.*, p. 89

processus d'interférences lexicales, enchâssées dans le discours de la narratrice. Ainsi, y relève-t-on des mots et expressions provenant de la langue allemande, comme : « Solch ein kukuck nochmal ! »,<sup>23</sup> (Cixous, 2000) « die Eiche »,<sup>24</sup> mis en relief par l'emploi de l'italique. D'autres mots, issus de la langue arabe, font de même saillie dans le texte -« Mona »<sup>25</sup> et Kanoun »-,<sup>26</sup> des mots qui, précédés respectivement du possessif -« leur Mona » et « son Kanoun »-, introduisent l'idée d'appartenance et révèlent par là leur caractère étranger. Pourtant, cette langue autre s'avère être bien intégrée dans le texte sans aucun signe de démarcation (sans italique ni guillemets), bien adaptée à la langue qu'emploie l'écrivain dans son discours. Ces mots sont là pour témoigner de la présence de l'Autre, des Arabes, pour faire retentir leurs voix et restituer le plurilinguisme et l'hétérogénéité foncière d'une société arabe, algérienne, dominée par la langue française, celle du colon. L'insertion des mots des autres devient, en ce cas, une propriété discursive et langagière de l'œuvre, un mode d'inscription de la valeur du pluralisme qui « apprécie la diversité et la considère comme féconde ». <sup>27</sup> (Sartori, 2003) Cette langue autre traverse celle de Cixous, participe à la formation et à l'élaboration de sa subjectivité linguistique laquelle est en perpétuelle constitution dans une genèse constamment renouvelée par la langue.

L'insertion des mots arabes dans le texte cixousien décrit, en outre, une politique d'opposition, allant contre « un interdit particulier s'exerç(ant) (...) sur (la) langue arabe », <sup>28</sup> (Derrida, 1995) et du coup constitue « un certain mode d'appropriation aimante (...) de la langue, et à travers elle d'une parole interdictrice autant qu'interdite (...), et à travers elle de tout idiome interdit (...) ». <sup>29</sup> Cette pratique de l'écriture que Jacques Derrida appelle « la vengeance amoureuse » <sup>30</sup> tend également à subvertir l'hégémonie de la langue dominante, le français, que « doivent apprendre » <sup>31</sup> les Algériens et qui devient, par conséquent, la langue de l'Autre mais déformée, contaminée par un accent étranger. Ainsi, en écrivant : « yadibonformage », « yadlavachkiri », « yadizoeufs », « yadilinstlé », <sup>32</sup> (Cixous, 2000) Cixous rapporte une expression nouvelle et étrangère au français. Parlée par un colporteur

---

23- Cixous, H., *Les Rêveries de la femme sauvage*, Paris, Galilée, 2000, p. 31

24- *Ibid*, p. 33

25- *Ibid*, p. 105

26- *Ibid*, p. 140

27- Sartori, G., *Pluralisme, Multiculturalisme et étrangers*, trad. de l'italien par Julien Gayard, eds. Des Syrtes, 2003, p. 52

28- Derrida, J., *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1995, p. 65

29- *Ibid*, p. 59

30- *Ibid*.

31- *Ibid*, p. 56

32- Cixous, H., *Les Rêveries de la femme sauvage*, *op.cit.*, p. 113-114

arabe, cette langue se montre comme transformée, défigurée par son usage particulier. Elle apparaît ainsi à la croisée de deux langues, de deux voix, ce qui inscrit le dialogisme au sein même du lexique français. On postule, en ce cas, que le langage du personnage arabe, tout comme l'expression « chez-nous, prononcé chénoué avec accent tonique sur la deuxième syllabe »,<sup>33</sup> passent pour des variétés de la même langue, traversant le discours et se greffant sur le plurilinguisme interne du français, la langue du « je », de Cixous et des autres français mais aussi celle des Algériens. Ainsi, se dévoilent les arcanes d'une langue se réinventant à partir de ses rapports aux autres langues, dans un mouvement continu et construisant à chaque fois une nouvelle altérité, incessamment retravaillée d'un usage à un autre.

La pratique de l'intertextualité, en tant que politique d'opposition, est liée non seulement à la convocation de l'altérité mais aussi à une prise de position d'ordre idéologique, comme celle que l'on repère dans *Le Tout-monde*, un roman remarquable d'Edouard Glissant. A partir d'un usage particulier de la langue, cet écrivain antillais propose une nouvelle définition de la notion de « monde ». Hostile à toute structure dualiste, cette nouvelle pensée conduit à reconsidérer le « monde », voire le mot lui-même, par l'instauration de nouveaux rapports. Ceci est inséparable d'un geste de transgression apparaissant d'emblée dans le titre du texte. En effet, la forme « Tout-monde » produit un écart par rapport à la langue. C'est qu'elle isole « monde » d'expressions ordinaires comme « tout le monde » ou « le monde entier ». En fait, l'expression « tout-monde » est un calque du créole « tout moun » qui signifie « tout le monde ». Elle évoque là non pas un universel abstrait -« le monde »- mais une communauté de gens indifférenciés qui pense par lieux communs. On postule, en ce cas, qu'Edouard Glissant fonde son discours sur la parole des gens, sur la doxa. Dans l'invention d'une expression, il fait entendre sous la langue écrite l'oral créole d'un peuple dominé, c'est-à-dire le créole dans le français, l'oral dans l'écrit. Ainsi, dans ce seul mot, l'écrivain met en discours « un imaginaire de la créolisation, non totalitaire, non universalisant, qui repose sur la parole commune, la plus répandue ».<sup>34</sup> Par « le tout-monde », il propose une autre dimension du langage, une autre manière de penser le monde. Et, voilà qu'il confère à la notion de « totalité » un trait transgressif, propre à déconstruire des notions et des concepts hégémoniques, comme « mondialisation » et ce qu'elle comprend comme politique et pensée totalitaires.

---

33- *Ibid*, p. 91.

34-Chancé, D., « Apprendre à lire le Tout-monde avec Edouard Glissant », *Enseigner le français*, n. 5, p. 16.

Ce qui va être transgressé, dans le texte d'Hélène Cixous, est une certaine vision bipolaire qui divise le monde entre centre (la France métropolitaine) et périphérie (l'Algérie, en tant que pays colonisé, dominé). L'expérience de migration que l'écrivain vit avec sa famille, son passage du centre à la périphérie et de la périphérie au centre, permet, par contre, de secouer les frontières implacables qui séparent ces deux mondes. Par sa « migration », elle révoque toute image de « centre clos et cohérent »,<sup>35</sup> (Smith, 2006) réduit celle-ci en aporie. A mesure que le personnage se déplace, ce centre se déplace lui aussi et finit par se déconstruire progressivement sous l'effet de la dissémination. On se rappelle, en l'occurrence, le propos de Bhabha qui décrit le migrant comme celui qui incarne la « situation signifiante de la minorité qui résiste à la totalisation ».<sup>36</sup> (Bhabha, 1994) Et, dans *Les Rêveries de la femme sauvage*, Cixous représente avec sa famille cette minorité qui échappe au contrôle de l'Etat colonisateur, au « centre » du pouvoir français.

### Altérité et traduction

Par son recours à l'esthétique intertextuelle, Hélène Cixous permet, en outre, dans le canevas structural de son texte, de déjouer toute conception d'écriture fermée sur elle. Ainsi, construit-elle son texte à partir d'une mise en abyme avec un autre texte. Il s'agit, en effet, de l'incipit des *Rêveries de la femme sauvage* qui constitue la trace des quatre pages qu'elle avait rédigées et ensuite perdues : « Tout le temps où je vivais en Algérie je rêvais d'arriver un jour en Algérie (...) ».<sup>37</sup> (Cixous, 2000) Cet extrait guillemeté, à la typographie particulière (une mise en italique), se termine par l'énoncé suivant : « (...) et pour la première fois, voici que j'ai la possibilité de retourner en Algérie, donc l'obligation... ». On postule là que le texte des *Rêveries de la femme sauvage*, qui succède à cet extrait, est la reproduction des quatre pages, une sorte de réécriture qui actualise et rend « possible » ce rêve de « retourner » en Algérie, notamment vers une « mémoire » antérieure qui est celle de l'écriture. Ce texte est donc une reconstruction d'un texte passé, une tentative de reconquérir la mémoire, l'Algérie / l'écriture. On s'aperçoit là d'un devoir de traduction, pareil à « un travail de deuil »,<sup>38</sup> (Dunkelsbühler, 1985) effectué à partir d'une perte, -celle des quatre pages -, et qui, par conséquent, doit

35- Smith, A., *Migrance, hybridité et études littéraires postcoloniales*, in *Penser le postcolonial*, sous la direction de Neil Lazarus, Eds Amsterdam, 2006, p. 369

36- Bhabha, H., *Les Lieux de la culture*, op.cit., p. 162

37- Cixous, H., *Les Rêveries de la femme sauvage*, op.cit., p. 9

38- Dunkelsbühler, U., *En marge. Marginalités devant la loi-cadre de Kant*, in *Parole exclusive, parole exclue, parole transgressive* de Gomez-Moriana, Montréal, Le Préambule, 1985, p. 560

suppléer le manque, mais « de manière non-identique ».<sup>39</sup> On évoque, en l'occurrence, le propos de Jacques Derrida qui, dans sa lecture de l'essai de Walter Benjamin *La Tâche du traducteur*, souligne lui aussi cette idée de « devoir », voire même de « dette, de responsabilité. Il y va déjà d'une loi, d'une injonction dont le traducteur doit répondre. Il doit s'acquitter aussi, et de quelque chose qui implique peut-être une faille, une chute, une faute (...). »<sup>40</sup> (Derrida, 1987) Il parle de l'obligation de « rendre ce qui doit avoir été donné. »<sup>41</sup> Une telle tâche consiste, comme le note Benjamin, à « faire mûrir, dans la traduction, la semence du pur langage », <sup>42</sup> (Benjamin, 2000) celui de l'origine, et, ajoute-t-on, à assurer « la survie »<sup>43</sup> du texte original.

L'enjeu étant de traduire une perte, le travail de la traduction se soumet à la même « loi paradoxale que celui du deuil ». <sup>44</sup> (Dunkelsbühler, 1985) Ainsi, les deux travaux seront-ils essentiellement « impossibles », tous les deux se réaliseront finalement dans l'effort, dans « l'essai » vain d'obéir à la loi de l'identité. A ce sujet, Benjamin conclut à « l'impossibilité de la théorie du reflet ». <sup>45</sup> La traduction ne serait jamais possible si, dans sa visée principale, elle cherche à « ressembler à l'original ». <sup>46</sup> Dans son constant renouveau, dans ses mutations, ce dernier garde cette part d'intouchable, d'insaisissable « qui n'est pas transmissible comme l'est, dans l'original, la parole de l'écrivain ». <sup>47</sup> L'exercice de traduction, en tant que travail de deuil, se définit donc par l'inachèvement, comme ce qui reste toujours à dire, à écrire, à traduire. « Ce devoir impossible comme dette non- acquittable » <sup>48</sup> (Dunkelsbühler, 1985) devient ici « la force animatrice »<sup>49</sup> qui fait traduire, qui produit du nouveau. Il est à entendre comme « obligation de traduire « obliquement » », <sup>50</sup> donc « à côté de » et « contre la loi de l'identité ». Ceci situe l'œuvre dans une zone d'entre-deux, entre le texte et l'autre, ou la trace de la mémoire. Par là, s'opère, en outre, « le décodage » de l'activité d'écriture qui s'appuie essentiellement sur le phénomène intertextuel et du coup « promeut le lecteur en

---

39- *Ibid.*

40- Derrida, J., « *Des Tours de Babel* », in *Psyché. Invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 211

41- *Ibid.*

42- Benjamin, W., « *La Tâche du traducteur* », in *Œuvres*, Tome 1, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2000, p. 255

43- *Ibid.*, p. 249

44- Dunkelsbühler, U., *En marge. Marginalités devant la loi-cadre de Kant*, in *Parole exclusive, parole exclue, parole transgressive* de Gomez-moriana, *op.cit.*, p. 560

45- Benjamin, W., « *La Tâche du traducteur* », in *Œuvres*, Tome 1, *op.cit.*, p. 249

46- *Ibid.*

47- *Ibid.*, p. 252

48- Dunkelsbühler, U., *En marge. Marginalités devant la loi-cadre de Kant*, in *Parole exclusive, parole exclue, parole transgressive* de Gomez-Moriana, *op.cit.*, p. 561

49- *Ibid.*

50- *Ibid.*



« architecte » ». <sup>51</sup> (Piegay-Cros, 2002) La lecture du texte l'invite à révéler les multiples textes qui le constituent, à affirmer que « l'œuvre est un réseau, un assemblage » <sup>52</sup> (Ibid.) dont la cohérence dépend du seul fait de lecture.

### Mémoire et miroir du texte

Ecrire un texte à partir d'autres textes suppose, pour l'écrivain, la convocation d'une certaine mémoire constitutive de son patrimoine littéraire et culturel. Sur ce, il s'appuie pour l'élaboration de son discours singulier. On évoque, en l'occurrence, la référence de l'écrivain à d'autres œuvres. Ceci s'effectue parfois sur le mode de l'allusion. On prend, encore une fois, l'exemple des *Rêveries de la femme sauvage*, là où les références sont multiples. Hélène Cixous y poursuit des « trace(s) », ressuscite des « souvenir(s) », <sup>53</sup> (Cixous, 2000) et ce pour recouvrer ce qu'elle a perdu : les quatre pages, ses rêves d'Algérie. Ainsi, se révèle la fonction de la mémoire qui est un enjeu principal d'écriture et de réécriture de texte, notamment dans sa relation à d'autres textes. On repère, en effet, une allusion à l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, dans un extrait où elle écrit : « (...) je m'enfonçai de mon côté dans mes rêveries solitaires ». <sup>54</sup> La référence à Pascal, notamment à son œuvre *Les Pensées de Pascal*, est fréquente. Elle transparait à travers l'emploi du terme « divertissement » - « Mais tout cela n'est que divertissement (...) » -, <sup>55</sup> un mot-clé de la pensée janséniste qui traverse l'ouvrage pascalien et marque la réflexion de son écrivain. Un autre énoncé évoque aussi cette même œuvre mais d'une manière plus explicite, citant le titre « *Pensées de Pascal* ». <sup>56</sup> Dans le même passage, Cixous énumère d'autres œuvres constituant son patrimoine littéraire et intellectuel. Elle cite : « *Pensées de la comtesse de Ségur (...), L'Idiot, Hercule Poirot, Crime et châtiment (...)* ». <sup>57</sup> Ces divers ouvrages construisent la bibliothèque variée de l'écrivain, comprenant des textes de différentes époques et de différentes langues et cultures, française, russe mais aussi anglaise. En témoigne aussi l'évocation des « (...) chevaux fous de Macbeth (...) », <sup>58</sup> donc une référence à *La Tragédie de Macbeth* de Shakespeare. A cela s'ajoute, de plus, une référence à la mythologie grecque, ou

---

51- Piegay-Cros, N., *Le Lecteur*, Flammarion, 2002, p. 18

52- *Ibid.*

53- Cixous, H., *Les Rêveries de la femme sauvage, op.cit., p. 167*

54- *Ibid.*, p. 53

55- *Ibid.*, p. 133

56- *Ibid.*, p. 82

57- *Ibid.*, p. 83

58- *Ibid.*, p. 50

l'exemple de « l'Erinye », <sup>59</sup> ou les déesses de la vengeance. Cette bibliothèque est donc un lieu du divers. Elle contient des livres variés, des textes de tout âge et de diverses époques, difficiles à recenser dans leur totalité. C'est une bibliothèque illimitée, infinie, comme l'indique, au niveau du texte, l'emploi des trois points de suspension. A partir de cette étude, on s'aperçoit que la littérature porte en elle sa propre mémoire et « se fait (elle-même) mémoire ». <sup>60</sup> (Chénétier, 2003) Les différents mécanismes intertextuels, la traduction et les références littéraires sont autant de modalités d'inscription des textes dans un entre-deux ou à côté de textes. Ils produisent non plus une écriture de la mémoire mais plutôt « une mémoire de l'écriture », <sup>61</sup> revenant sur son propre passé, sur ses traces. La littérature « montre ainsi sa capacité à (...) suggérer l'imaginaire qu'elle a d'elle-même », <sup>62</sup> (Samoyault, 2001) à devenir « hypermnémonique ». Elle recèle la diversité des œuvres, une sorte de bibliothèque incommensurable, caractéristique d'une « littérature-monde ». <sup>63</sup> Celle-ci constitue un monde en soi, le « Tout-monde » de Glissant, « une autre région » assimilant « cette totalité réalisée des lieux et (...) cette diversité rassemblée des âges (...) », <sup>64</sup> (Glissant, 2006) et, ajoute-t-on, des cultures et des langues. Elle décrit ainsi le lieu du plurilinguisme et du multiculturalisme, l'absence des frontières. Pour une femme-écrivain comme Cixous, elle favorise la restitution d'une langue d'origine, une langue contenant « l'élan des langues », <sup>65</sup> (Houdebine, 2003) incluant donc la présence de l'altérité. Ceci répond au rêve de l'auteur de reconstruire « la tour de Babel » sur la base du plurilinguisme, avec cette langue qui comprend la force du divers et du dialogue, donc avec « un des axes de la Relation (...) un des axes du métissage culturel ». <sup>66</sup> (Glissant, 1997) Les langues en relation, les cultures en relation, réduisent « la confusion » qui s'est instaurée depuis « Babel », <sup>67</sup> le tohu-bohu du cloisonnement des langages et des nations. Ce mode de rapport vise à racheter « un système en déconstruction », <sup>68</sup> déconstruction « de la tour comme de la langue universelle ». <sup>69</sup>

---

59- *Ibid*, p. 73

60- Chénétier, M., « *Du palais à l'hypertexte : les avatars de Mnémosyne* », in *Le Temps des savoirs*, n.6, 2003, p. 115

61- *Ibid*.

62- Samoyault, T., *L'Intertextualité, mémoire de la littérature*, Paris, Nathan, 2001, p. 33

63- Terme emprunté à Edouard Glissant, dans *Pour une « littérature-monde » en français*, in *Le Monde*, vendredi 16 mars 2007

64- Glissant, E., *Une nouvelle région du monde. Esthétique I*, Gallimard, 2006, p. 76

65-Houdebine, A.-M., *L'Écriture et l'intime*, in *Aux Frontières des deux genres*, sous la direction de Carmen Boustani, Khartala, 2003, p. 244

66- Glissant, E., *Le Discours antillais*, Folio, 1997, p. 616

67- Verbe hébreu *babal*, qui veut dire confondre, malentendre. Cité par Gomez-Moriana, A., in *Parole exclusive, parole exclue, parole transgressive, op.cit.*, p. 556

68- Derrida, J., « *Des Tours de Babel* », in *Psyché. Invention de l'autre, op.cit.*, p. 204

La littérature comparée, en tant qu'espace de circulation et de passage, favorisant l'accès aux « voies du monde », <sup>70</sup> s'apparente ainsi à l'endroit de la traduction qui, situé entre deux textes, deux mondes, fait coexister le sujet et l'Autre, l'identité et l'altérité. Elle caractérise aussi « le lieu promis et interdit où les langues se réconcilieront et s'accompliront ». <sup>71</sup> Un tel métissage est inséparable d'une expérience de voyage, voire de migration, plaçant l'écrivain à la charnière des continents, des cultures et des langues et qui lui permet de faire œuvre à partir du constat de sa position ambiguë et mouvante et de son identité plurielle.

---

69- *Ibid*, p. 207

70- Pour une « littérature-monde » en français, in *Le Monde*, *op.cit.*

71- Benjamin, W., « *La Tâche du traducteur* », in *Œuvres*, tome 1, *op.cit.*, p. 252

**REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES****Livre**

- Bakhtine, Mikhaïl. 1987. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- Balibar, Etienne. 1994. *Masses, classes, ideas* (trad. James Swenson). New York & London: Routledge.
- Bhabha, Homi. 1994. *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Paris : Payot et Rivages.
- Boblet, Marie-Hélène. 2003. *Le Roman dialogué après 1950. Poétique de l'hybridité*. Paris: Champion.
- Casanova, Pascale. 1999. *La République mondiale des lettres*. Paris: Ed. du Seuil.
- Cixous, Hélène. 2000. *Les Rêveries de la femme sauvage*. Paris : Galilée.
- Derrida, Jacques. 1995. *Le Monolinguisme de l'autre*. Paris : Galilée.
- Glissant, Edouard. 2006. *Une nouvelle région du monde. Esthétique I*. Paris : Gallimard.
- Glissant, Edouard. 1997. *Le Discours antillais*. Paris: Gallimard, coll. Folio-Essais.
- Gomez-Moriana, Antonio. 1985. *Parole exclusive, parole exclue, parole transgressive*. Québec : Le Préambule.
- Maingueneau, Dominique. 1991. *L'Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris : Hachette.
- Pageaux, Daniel.-Henri. 1994. *La Littérature générale et comparée*. Paris : Armand Colin.
- Piegay-Cros, Nathalie. 2002. *Le Lecteur*. Paris : GF Flammarion.
- Rabau, Sophie. 2003. *L'Intertextualité*. Paris : GF Flammarion.
- Samoyault, Tiphaine. 2001. *L'Intertextualité, mémoire de la littérature*, Paris : Nathan.
- Sartori, Giovanni. 2003. *Pluralisme, Multiculturalisme et étrangers*. Genève : Eds. Des Syrtes.

**Chapitre de livre**

- Benjamin, Walter. 2000. « La Tâche du traducteur », in : *Œuvres*, Tome I. p. 255. Paris : Gallimard.
- Derrida, Jacques. 1987. « Des Tours de Babel », in: *Psyché. Inventions de l'autre*. p.203-207. Paris : Galilée.
- Smith, Andrew. 2006. « Migrations, hybridité et études littéraires postcoloniales », in : *Penser le postcolonial*, sous la direction de Neil Lazarus, pp. 359-387. Paris : Eds. Amsterdam.

**Revue**

Chancé, Dominique. 2011. « Apprendre à lire le Tout-monde avec Edouard Glissant ». *Enseigner le français*, n. 5: pp.13-22.

Chénétier, Marc. 2003. « *Du palais à l'hypertexte : les avatars de Mnémosyne* ». *Le Temps des savoirs*, n.6 : p. 115.

Jenny, Laurent. 1976. « La stratégie de la forme », in : *Poétique*, 27. Paris : ENSF : p.271-72.